

Des ordres avaient été donnés : empêcher que quiconque entre dans le périmètre, faire les sommations d'usage en français, tirer en cas de refus d'obtempérer si un intrus tentait de pénétrer. Chaque fusil devait avoir son chargeur rempli de deux balles, les équipes seraient relevées toutes les deux heures.

À la tombée du jour, Darsonvil, en képi et tenue de combat, revolver au ceinturon, a conduit ses hommes à leur poste autour du carreau de la mine, à intervalles réguliers, par groupes de trois. Près du tas de charbon extrait dans la journée, entre les deux chevalements du puits numéro 1, c'est l'équipe du caporal Bonnal qui est de faction.

Constant Bonnal est un gars de la campagne, robuste, râblé, de petite taille, engoncé dans son uniforme qui a du mal à contenir sa musculature. Son visage, le peu que l'on voit sortir de la vareuse kaki et du casque, est hâlé par le soleil des montagnes. Il a pu terminer les foins avant d'être incorporé. Sa feuille de route lui a indiqué comment rejoindre son régiment dans l'Est, et aujourd'hui dans la Ruhr à Aplerbeck. Très vite, il a été promu caporal pour sa bonne conduite, sa bravoure, sa résistance à l'effort.

Ce soir, il est avec ses deux camarades, Lucien et Armand, des conscrits venus d'autres terroirs, le Nord et la Bretagne, l'un ouvrier, l'autre paysan. Premières fraîcheurs des soirs d'automne, dans ce plat pays qu'ils ne connaissent pas, plus froid que chez eux. Juste quelques vallons au loin et, plus près, des terrils au pied des puits de mine, des baraquements et des tas de charbon le long de la voie ferrée qui les expédiera en France. Fusil en bandoulière, ils parlent et font les cent pas lentement, en brefs allers-retours. Ils ont du tabac dans les poches. Ils aimeraient bien s'en griller une, mais c'est interdit. Du côté du village, les premières lumières s'allument. C'est peut-être la vie normale, là-bas, dans les maisons. Une bonne soupe chaude ou une tranche de lard, un repas qu'une femme aurait préparé, des enfants qui se chamailleraient, ou simplement un homme savourant un dernier schnaps avant d'aller au lit et récupérer de sa dure journée à la mine.

Eux trois sont là, à ne pas faire grand-chose, déguisés en soldats. Ils se disent leur chance d'avoir été encore gamins en 1918 et ainsi d'avoir échappé au massacre subi par leurs aînés. Tant pis s'ils ont été arrachés à leur vie. Ils subissent le temps volé, l'air insouciant. On leur avait dit qu'ils étaient là pour protéger la récupération du charbon pour la mère patrie.

Quelques villageois sortent de leurs maisons. Ont-ils l'habitude d'une petite balade digestive après le dîner ? Pourtant, il n'y a pas beaucoup à digérer par ces temps de disette et pénurie d'après-guerre. Lucien est le premier à repérer, parmi les promeneurs, deux jeunes femmes poussant chacune un landau.

— Tu as vu, Bonnal ? Elles viennent vers nous.

— Oui... drôle d'heure pour sortir avec leurs mouflets !

— Tu vois pas qu'elles entrent !

Armand lui aussi est intrigué.

— Qu'est-ce qu'on va faire, capo, si elles traversent ?

Il a déjà libéré la bretelle du fusil de son épaule. Il se rappelle les ordres. Pour les appliquer, il doit se tenir prêt à engager la première balle dans le canon et mettre en joue. Il ne se soucie pas de ses deux camarades qui restent attentifs mais calmes. Lucien continue d'observer la scène. Il ne pense pas que ces deux *Fräulein* vont risquer leur peau et celles de leurs gamins pour juste venir leur dire bonjour. Dommage de ne pas parler allemand, il aurait bien bavardé ; il y a longtemps qu'il n'a rien dit à une femme...

Elles-mêmes ne parlent pas français. Sinon elles pourraient s'adresser aux soldats, des hommes comme les leurs, pour leur demander l'autorisation de prendre un peu de charbon. Elles sont sorties ensemble pour avoir moins peur. L'une ou l'autre osera peut-être dire en quelques gestes « froid, charbon, maison bébé, froid, charbon, chauffer maison ». Si elles ne sont pas repoussées, elles montreront leurs landaus vides, seulement remplis d'une petite pelle, comme celles pour aller à la plage. Elles n'en prendront pas beaucoup. Ça ne se verra pas dans le gros tas que leurs hommes ont sué à accumuler dans la journée. Elles avancent en faisant semblant de ne pas être inquiètes. Avec la nuit, Lucien n'arrive pas à distinguer si elles esquissent un sourire. On entend le levier de culasse du fusil d'Armand faire clic-clac.

— Déconne pas, Armand, elles n'ont pas l'air méchantes.

C'est Lucien qui a rompu le silence qu'ils échangeaient entre eux. Rien de la scène n'a échappé à Constant. Il n'est étonné ni du flegme de Lucien toujours optimiste ni de la nervosité d'Armand. Il l'avait vu avoir la trouille la semaine précédente. Ils accompagnaient à travers la ville la roulante, une carriole tirée par un cheval, pour distribuer les rations aux brigades à leurs différents points de stationnement. C'était l'heure de sortie des usines. À la vue de ce chariot des troupes

d'occupation, des ouvriers allemands avaient brandi les poings, crié des insultes et s'étaient rapprochés. À dire vrai, à défaut d'occire des ennemis, ils se seraient contentés de voler la nourriture. Pour conjurer sa peur, Armand avait décroché son fusil. Constant qui tenait les guides en avait fouetté la croupe du cheval. Le trot accéléré de la bête les avait éloignés du danger et avait mis un terme à l'épisode.

Depuis ce jour, Constant se méfie des réactions d'Armand, moitié trouillard, moitié va-t-en-guerre. Jusque-là, il n'a rien dit. Il regarde ses camarades, les deux femmes, les autres promeneurs qui s'éloignent du périmètre à surveiller, il scrute le paysage dans les directions opposées où les patrouilles voisines sont de garde. Il ne les voit pas, donc ils ne seront pas vus. Pas de Darsonvil à l'horizon qui pourrait faire un tour par ici pour surveiller ses équipes ; ils ne seront vus de personne de la troupe.

— Écoutez, les gars, je vais vous dire ce qu'on va faire. Armand... tranquille ! Le lieutenant avait dit que c'était à moi de faire les sommations... Vous allez me suivre, on va continuer nos cent pas, par ici... on va s'éloigner, on n'a vu personne s'approcher du tas de charbon... c'est compris ?

Lucien est soulagé.

— Ça, c'est bien dit, chef ! Et même demain, je pourrai demander de passer la visite médicale, je me ferai dispenser de garde, je dirai au toubib « Je ne vois plus bien. Même quand il y a des boches, je ne les vois pas ».

— Bon, allez, les gars, suivez-moi !

Armand fait semblant d'être contrarié de devoir obéir et suit en maugréant. Ils s'éloignent dans la nuit. Ils ne se retournent pas. Constant entend le bruit des pelletées de charbon jetées dans les landaus et sourit intérieurement.